

Nécrologies

Autor(en): **Berchem, Theodor / Badia i Margarit, Antoni M. / Goosse, André**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **61 (1997)**

Heft 241-242

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NÉCROLOGIES

Raymond ARVEILLER
(1914-1997)

Raymond Arveiller nous a quittés le 12 janvier 1997. Avec lui la philologie romane a perdu un de ses grands noms; ses collègues et amis ont perdu un homme de cœur et un modèle. La carrière de R. Arveiller est en effet exemplaire à plus d'un titre.

Grammairien de formation, il commence par enseigner dans le secondaire au Lycée de Monaco, puis dans les grands lycées parisiens, Marcelin-Berthelot et Charlemagne. Ce contact, vingt ans durant – de 1940 à 1960 –, avec des enfants marquera le père et le grand-père enthousiaste qu'il a été. Le séjour, pendant la guerre, à Monaco décidera aussi du sujet d'une de ses thèses. Dans les lycées parisiens il eut pour collègues G. Esnault, le spécialiste de l'argot, et H. Bonnard, le grammairien, avec qui il produisit un excellent manuel (*Exercices de grammaire et de style*). Après ce long épisode, il entre dans l'enseignement universitaire. En 1961 il est chargé de cours à la faculté des Lettres de Nancy. Ce séjour de deux ans dans la capitale lorraine laissera à ce Lorrain d'origine un souvenir heureux, qu'il évoquera toujours avec tendresse. Il s'est senti bien à Nancy et ce premier contact avec les étudiants sera déterminant pour sa future tâche de professeur. En effet cet homme d'études ne négligera jamais son devoir de pédagogue au profit de sa propre activité de chercheur.

Après Nancy, R. Arveiller enseigne de 1964 à 1967 comme professeur sans chaire à la faculté des Lettres de Nanterre. A cette époque il faisait déjà partie depuis longtemps du cercle de Pierre Fouché qu'il connaissait depuis 1946 et qui fut son directeur de thèse. Ce cercle se réunissait régulièrement et comptait un certain nombre des thésards de P. Fouché, comme – pour n'en citer que deux – MM. Chaurand et Blondin, mais aussi des amis ou des personnes intéressées par la philologie romane. Toute sa vie R. Arveiller a gardé un souvenir ému et reconnaissant à ce grand maître qui savait si généreusement faire bénéficier les autres de son savoir. Ce cercle était le lieu de débat privilégié où chacun savait trouver l'écoute à ses problèmes. C'était une mine, où s'accumulait pêle-mêle une quantité inestimable d'idées, de ferments, dont chacun s'inspirait et s'enrichissait.

C'est dans ce cercle, qu'introduit par un condisciple, j'ai fait la connaissance de R. Arveiller. Cette rencontre entre le jeune homme que j'étais et l'homme mûr qu'était Arveiller devait inaugurer 37 ans d'une profonde amitié et d'une estime non moins sincère. Un peu plus tard je contribuai, en le rapprochant de mon maître Boutière, à une amitié solide entre les deux hommes et je fus donc tout particulièrement heureux quand Boutière choisit R. Arveiller pour le suppléer pendant sa maladie. L'amitié entre Boutière et Arveiller ne s'acheva qu'avec la disparition de Boutière, mais n'effaça pas la dette de reconnaissance qu'Arveiller éprouva toujours à son égard.

L'attribution d'une chaire en 1968 rendit définitive cette entrée à la Sorbonne, où il enseigna désormais la phonétique historique et l'ancien français sans oublier la dialecto-

logie d'oc, d'oïl et l'ancien provençal. R. Arveiller a au cours de sa carrière dirigé nombre de thèses, dont il parlait avec fierté, comme celles entre autres, de R. Chaudenson, de J.-C. Bouvier, de J. Lanher, de G. Gouiran, et de D. Lalande.

Il a enseigné en outre la grammaire et la stylistique à l'Institut fédéral américain N.D.E.A. de Rennes (1963-1972) et n'a pas manqué de mettre son savoir-faire d'enseignant et d'universitaire au service de l'Alliance française. Cette activité montre, s'il en était besoin, que malgré le nombre incroyable d'heures passées en bibliothèque, R. Arveiller était un homme ouvert à tous les problèmes concernant sa langue et ceux qui désiraient l'acquérir. Il n'a jamais hésité à voyager pour dispenser son savoir et s'enrichir de celui des autres. Ses nombreuses participations à des congrès ou les invitations dans des universités étrangères (Cracovie, Düsseldorf, Heidelberg, Marburg, Ratisbonne, Sarrebruck, Würzburg) le prouvent suffisamment.

Je me souviens avec émotion du IV^e Congrès de Langue et Littérature d'Oc et d'Études franco-provençales d'Avignon en 1964, où Arveiller fit une communication sur le parler monégasque au XVI^e siècle. Boutière, l'organisateur du Congrès, me demanda de prendre la parole au nom des quelques représentants allemands présents lors de la cérémonie de clôture. L'aide et les conseils précieux de R. Arveiller me permirent d'affronter dans de bonnes conditions ce premier «baptême du feu». Par la suite nous assistâmes ensemble à plusieurs congrès: au XI^e Congrès international de linguistique et philologie romanes à Madrid (1965) et au V^e Congrès de Langue et Littérature d'Oc et d'Études franco-provençales à Nice (1967). Je ne peux repenser sans nostalgie à ces voyages avec nos épouses et aux épisodes souvent fort drôles qui les ont jalonnés.

Cette amitié a eu aussi un autre effet. Si R. Arveiller fut toujours convaincu de la coexistence européenne, il fut surtout et avant tout un Français. Comme beaucoup de ses compatriotes, il avait gardé des années de guerre une profonde méfiance envers l'Allemagne et ses habitants. Il n'était pas non plus exempt des préjugés alors répandus. En outre, sa famille avait fui la Lorraine, conquise après 1870, et elle en avait conservé une phobie de l'allemand au point que R. Arveiller ne l'étudia jamais et dut apprendre à le déchiffrer dans les colonnes du FEW. Pourtant cela ne l'empêcha pas de venir me rendre régulièrement visite dans mon pays où je pus ainsi le présenter à quelques grands philologues comme MM. Baldinger, Pfister, Höfler. Ce fut, je crois, une évolution très importante dans sa vie. Et je suis fier d'avoir contribué à faire tomber ses barrières intérieures et à amener ce grand chercheur à une attitude ouverte et pleine de sympathie.

Ce fut également M. Kurt Baldinger qui l'invita à partir de 1969 à compléter le Dictionnaire Étymologique Français (FEW) de W. von Wartburg. R. Arveiller se sentit honoré et heureux de la confiance que M. Baldinger et ensuite M. Pfister placèrent en lui en l'invitant à écrire dans une revue comme la ZrP. Il se fit un point d'honneur à remplir au mieux sa tâche, ce qui pour ce perfectionniste impliquait de donner le meilleur de son grand savoir. Ce fut le point de départ d'une activité lexicologique passionnée, qui donna le jour entre 1969 et 1996 à 25 articles de 25 à 30 pages en moyenne, et dont jusqu'au soir de sa vie il ne se départit jamais. Car R. Arveiller fut avant tout un grand lexicologue. Ce fut son activité principale, celle à laquelle il consacra le plus de temps et de passion. Cet intérêt fut éveillé par l'enseignement d'A. Dauzat. Mais à l'origine sa thèse principale devait être *l'Étude sur le parler de Monaco*; or cet ouvrage était délicat à publier (du fait des signes phonétiques), et à l'époque il fallait soutenir sur thèse principale imprimée, de sorte qu'en 1963 Arveiller transforma sa thèse secondaire, *Contribution à l'Étude des termes de voyage en français (1505-1722)*, en thèse principale, dirigée par R.-L. Wagner.

Arveiller n'a naturellement pas fait que de la lexicologie mais cet intérêt transparait dans ses autres activités. Ainsi s'il s'est intéressé au provençal, ce fut d'une part grâce au contact avec le grand provençaliste qu'était Boutière ainsi qu'avec ses amis occitans, mais ce fut aussi par le biais de l'étude entreprise lors de son séjour à Monaco, *Étude sur le parler de Monaco* (1967), où il montra à travers l'étude du vocabulaire de base que le fonds originel du monégasque était constitué de provençal auquel s'ajoutèrent plus tard les emprunts au français et à l'italien. Si son intérêt pour la langue des troubadours s'en est trouvé approfondi, il n'en reste pas moins que l'ouvrage sur le parler monégasque contient en germe les différents éléments qui feront des études lexicologiques de R. Arveiller une contribution à une analyse sociohistorique du français.

Dès 1949, Arveiller s'était intéressé aux mots orientaux dans le vocabulaire français comme le prouvent son article dans le *Français moderne* XVII, 1949 «Notes lexicologiques: mots orientaux», ou bien en 1951 sa participation aux *Mélanges Dauzat* «Mots orientaux». Cette activité ne s'est pas ralentie au fil des années, bien au contraire, comme l'attestent les nombreuses contributions par exemple dans *Datations et Documents lexicologiques* sous la direction de M. Bernard Quemada. Cette fascination pour le périple de certains mots, notamment ceux concernant des réalités peu ou mal connues dans la langue emprunteuse comme les dénominations de flore et de faune, s'exprimera dans les *Addenda* successifs au FEW parus dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* et se rapportant tous au tome XIX du Dictionnaire de von Wartburg. Ces *Orientalia*, ces mots français venant de l'arabe, du turc, du persan, etc. ont été recherchés, poursuivis, avec un sérieux et une passion dignes d'admiration. Ses derniers travaux pour les *Mélanges Pfister - Safran, nom de plante* - ou pour les *Mélanges Höfler - De quelques noms de plantes* - paraîtront encore après sa mort.

Il écrivit en outre de nombreux articles dans la revue du *Français moderne* dirigée par Albert Dauzat auquel Raymond Arveiller était très attaché. Il traita notamment dans cette revue des problèmes de datations et se rendit ainsi compte de la fragilité et de la fugacité de nos certitudes. Secrétaire général de la revue *Le Français moderne* entre 1956 et 1971, il est ensuite resté membre de son comité de rédaction. Il contribua à d'autres revues comme la *Revue de Linguistique romane* où il publia plusieurs «Notes d'étymologie et de lexique» (il y fit aussi la recension des DDL: 35 CR depuis 1966 et on lira ici pp. 252-260 le dernier), ou encore la *Revue des Langues romanes*, les *Travaux de Linguistique et de Philologie*, la *Romania*, et la *Revue romane*.

Un regard sur la liste de ses publications montre qu'en plus des articles et des travaux personnels, Arveiller était présent dans de nombreux livres en hommage à des collègues et amis. Ceci n'est pas un hasard. R. Arveiller était un homme extrêmement fidèle et loyal dans son amitié comme dans son jugement scientifique. Il se faisait donc un point d'honneur à participer aux «*Mélanges*» ou «*Festschriften*» de linguistes et philologues qu'il appréciait, respectait et avec lesquels il était parfois lié d'amitié.

C'est ainsi que son nom apparaît dans plus de 30 livres d'hommage – véritable nomenclature de la philologie romane – comme ceux dédiés à MM. Dauzat (1951), Frank (1957), Gardette (1966), Wartburg (1968), Gamillscheg (1968) Straka (1970), Fouché (1970), Boutière (1971), Imbs (1973), Le Gentil (1973), Rostaing (1974), Séguy (1978), Camproux (1978), Wathelet-Willem (1978), Baldinger (1979), Pohl (1980), Lanly (1980), Horrent (1980), Mourot (1982), Hubschmid (1982), Antoine (1984), Mme Planche (1984), M. Larthomas (1985), Mme Naïs (1985), MM. Sindou (1986), Gasca Queirazza (1988), Deloffre (1990), Lanher (1993), Vardar (1993), Chaurand (1995), Wolf (1996) et aussi Pfister et Höfler (à paraître en 1997).

Loyauté, fidélité envers les tâches entreprises et les personnes estimées, Arveiller a cultivé ces qualités jusqu'à la fin de sa vie. C'est ainsi qu'il a participé en 1986 au *Dictionnaire général de la francophonie* avec un article sur *Monaco* où il revient sur ses recherches de 1967. Le souvenir de ses années d'enseignant dans le secondaire lui a fait reprendre en 1982 en collaboration avec M. Bonnard les *Exercices de langue française* (2^e, 1^{re}, terminale), et *Exercices de langue française* (2^e, 1^{re}, terminale), *livre du maître* (Paris 1982) qui font suite aux *Exercices de grammaire et de style* de 1954; la fidélité aux études provençales lui a fait publier en collaboration avec G. Gouiran *L'œuvre poétique de Falquet de Romans, troubadour* (Aix, 1987) et en 1993, en participant à l'hommage consacré à son élève et successeur Jean Lanher (1993) sous le titre *Lorraine vivante. Hommage à Jean Lanher*, le Lorrain Arveiller ferme le cercle de sa carrière.

A tout cela vient s'ajouter plus de cent cinquante comptes-rendus dont la grande majorité concernaient la lexicologie et dans lesquels apparaissent ouvertement les qualités professionnelles et humaines de R. Arveiller: sa curiosité insatiable, la solidité de son jugement fondé sur une méthodologie infaillible et sur un fonds inépuisable de connaissances et d'expériences, mais surtout son préjugé favorable pour les autres et son extrême politesse. R. Arveiller était en effet un homme ouvert, courtois et modeste. Jamais il n'a fait étalage de son savoir et n'a abusé de sa position. Au contraire il est resté sa vie durant un chercheur, un homme assoiffé de connaissances, toujours en quête et cette recherche incessante lui a conféré la discrétion et l'humilité des grands savants. Quel dommage que R. Arveiller n'ait pas laissé aux générations futures un résumé simplifié et didactique de sa méthodologie où il aurait légué aux jeunes chercheurs des renseignements inestimables générés par son efficacité de travailleur acharné, la grande maîtrise de son métier de philologue, de grammairien, de phonéticien, et par sa connaissance étonnante des bibliothèques et de leurs contenus.

Il serait fort souhaitable que quelqu'un, un jour prochain, prenne la peine de mettre en évidence la méthode et les sources utilisées par cet infatigable dénicheur et rende ainsi hommage à travers lui à tous ces chercheurs, ces détectives, ces aventuriers des mots⁽¹⁾. Ce dévoreur de bibliothèque était un lecteur passionné. Il avait une connaissance profonde de la littérature ancienne et moderne et rien de l'actualité littéraire ne lui échappait. Cet homme profondément épris de justice et de paix, sincèrement religieux et passionnément attaché à l'idée du Bien n'a jamais pu voir, sans souffrir dans son corps, dans son âme, les conflits, les déchirements autour de lui et dans le monde.

Arveiller a été pour moi l'ami qui a accompagné mes années d'études et ma vie d'homme et d'universitaire. Il a fait partie de ma famille comme l'un des miens et pour mes enfants il restera l'oncle Raymond, celui qui savait leur raconter de merveilleuses histoires qu'il inventait avec une verve intarissable et dont les enfants raffolaient. Cela c'est aussi Raymond Arveiller, ce grand monsieur dont la probité intellectuelle n'avait égale que la gentillesse et la simplicité humaine.

Theodor BERCHEM

(1) [En tant que dépositaire des fichiers artisanaux constitués par R. Arveiller, je ne puis que m'associer à une telle proposition. Il serait souhaitable de constituer la liste des mots traités par lui dans ses articles ou comptes rendus. On pourrait aussi établir la bibliographie des ouvrages qu'il a utilisés. A partir des fiches qu'il a laissées, en particulier le dossier sur les noms français de l'aubergine, publié ici 33, 225-244, un étudiant pourrait mener une étude de métalexigraphie, examinant comment un amas de fiches peut se transformer en un article. – G.R.]

Joan COROMINES
(1905 -1997)

Joan Coromines i Vigneaux naquit à Barcelone le 21 mars 1905, au sein d'une famille très engagée vis-à-vis de la réalité catalane et des revendications politiques, culturelles et linguistiques inhérentes. Son père, Pere Coromines, économiste, philosophe, écrivain, essayiste et politicien, qui appartenait à la première génération de l'Institut d'Estudis Catalans (fondé en 1907), laissa sur son fils une empreinte ineffaçable. Joan Coromines, éditeur des œuvres de son père, les savait par cœur (à en juger par la prolixité avec laquelle il en cite des fragments dans son dictionnaire étymologique catalan) et il dédia le dictionnaire étymologique castillan à la mémoire de son père, «pare del cos i de l'esperit». La famille ayant pris le chemin de l'exil à la fin de la guerre civile espagnole, Pere Coromines mourut à Buenos Aires en 1939, quelques mois après s'y être installé.

Entre-temps, le jeune Joan Coromines, élevé dans un tel milieu, était lui-même devenu un nationaliste catalan fervent, dans sa modalité la plus radicale, voire même la plus violente. Ayant décidé de servir totalement sa patrie catalane, plusieurs raisons (famille, ambiance, lectures, raisonnement) le poussèrent à canaliser ses ardeurs vers l'étude de la langue. Toute sa vie serait le développement d'un programme tracé depuis l'obtention de son premier titre universitaire. Un programme, il faut le dire, hors de toute proportion, s'il devait être mené à bien par un seul homme. Mais Coromines n'était pas homme à faire les choses à moitié. Il y tint: il soumit tout (famille, relations sociales, loisirs, santé) à l'accomplissement de son projet, notamment à son dictionnaire étymologique catalan et à son *Onomasticon Cataloniae*. Il se heurta, certes, à des difficultés apparemment insurmontables (surtout du fait de l'exil entre 1939 et 1952). On pourrait dire qu'il tenta Dieu, en disposant de son temps et de ses possibilités au-delà de toute mesure; mais Dieu lui concéda de terminer tout ce qu'il avait planifié (sauf la dernière épreuve de la dernière livraison de l'*Onomasticon*, la veille de sa mort)!

Revenons à sa formation. Il fit des études de Lettres à l'Université de Barcelone (où il fut le disciple de Joaquim Balcells), tandis qu'il recevait des enseignements à l'Institut d'Estudis Catalans (avec Jaume Massó i Torrents et Lluís Nicolau d'Olwer) et à la Fundació Bernat Metge (avec Carles Riba). Très tôt il commença une série de séjours qui lui permirent d'approfondir et de compléter sa préparation en linguistique et philologie romanes: en 1927 il est à Montpellier (auprès de Maurice Grammont et de Georges Millardet); en 1928, à Madrid (où il suit des cours pour le doctorat, auprès de Ramón Menéndez Pidal et d'Américo Castro, et soutient sa thèse sur le vocabulaire aranais); en 1929, à Zurich (auprès de Louis Gauchat, Jakob Jud et Arnald Steiger), et en 1930, à Paris (auprès d'Antoine Meillet, Mario Roques et Oscar Bloch). En 1930 Pompeu Fabra l'introduit à l'Institut, où il s'incorpore aux «Oficines Lexicogràfiques» et à l'«Oficina d'Onomàstica i Toponímia», deux petits foyers de bon travail, qui, curieusement, présageaient les deux lignes majeures d'une recherche dont la durée serait celle de toute sa vie: la lexicographie et l'étymologie, d'un côté, et la toponymie et l'anthroponymie, de l'autre. Des années trente date également son enseignement de philologie romane et catalane à l'Université de Barcelone.

Pour compléter ce qu'on peut dire sur sa formation à cette époque, il faut rappeler ses célèbres excursions à pied le long de tout le domaine linguistique catalan, avec des cartes, un cahier et un crayon pour tout bagage, en faisant des enquêtes de dialectologie et de toponymie. Son fichier dépassait le demi-million de petites feuilles, avec des indications

claires et intelligibles pour lui seul. J'avoue que, le cas échéant, je n'aurais pu les interpréter sans suivre un cours sur la matière.

Ainsi vers 1930-1935, Joan Coromines s'était assuré une vaste préparation scientifique. Il maîtrisait la bibliographie fondamentale de la romanistique et était au courant des publications au fur et à mesure qu'elles paraissaient. Il connaissait plus qu'il ne lui en était utile, en linguistique classique, indo-européenne, germanique, basque et arabe. Il avait lu et dépouillé des textes de toute l'histoire de la langue et il se tenait au courant des œuvres des écrivains contemporains. Il avait pris contact avec les dialectes et les parlers locaux et fait des incursions dans les sources onomastiques (noms de lieux et de personne). Il dominait aussi les langues et les parlers frontaliers: castillan, aragonais, gascon (y compris, bien sûr, le béarnais et l'aranais), languedocien, provençal. Possédant une mémoire extraordinaire et doué d'une volonté de fer, il était passionné par sa discipline et convaincu qu'il en était le meilleur connaisseur. Par ailleurs, il suivait la devise que les verbes «vivre» et «travailler» sont des synonymes absolus: jamais de vacances, pas une minute perdue.

Le portrait paraîtra peut-être excessif. Et pourtant, comment s'expliquerait autrement le fait que cette personne, âgée de trente ans, outre ses activités au sein de l'Institut dans l'organisation du travail et dans l'enseignement universitaire, ait été capable de préparer et de rédiger, en une décennie, des articles richement documentés et concernant des sujets bien éloignés les uns des autres, au point qu'on juge dignes d'admiration tant leur quantité que leur qualité? Je pense au vocabulaire aranais, au parler de Cardós i Vallferrera, aux matériaux sur les parlers aragonais, à l'article sur le gascon (à propos du livre de G. Rohlfs), aux mots catalans d'origine arabe, aux noms de lieux d'origine germanique, aux rapports médiévaux avec la Grèce reflétés dans le vocabulaire catalan, et je fais encore abstraction de plusieurs notes étymologiques et comptes rendus, où Coromines épuise la matière et montre son acuité d'esprit. Non, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de démontrer le bien-fondé de mon affirmation!

Or cette personne, qui en 1932 vibre d'enthousiasme devant la réalité d'une Catalogne autonome, qui a l'avenir assuré comme professeur à l'Université de Barcelone et jouit d'un prestige de plus en plus solide et qui se plonge déjà dans l'élaboration de son ambitieux rêve, le dictionnaire étymologique et le répertoire onomastique de la langue catalane, doit faire face, du jour au lendemain, à une situation inattendue: secoué par la défaite de la guerre civile espagnole, il se retrouve en janvier 1939 dans un camp, en terre française, vaincu, seul et chômeur. Mais son fichier et quelques livres sont sur lui! Il passe quelques mois à Paris, avant le déclenchement de la guerre mondiale; alors que tout le monde pressent la débâcle, il transcrit à la Bibliothèque Nationale une bonne partie d'un ancien texte catalan très important. Il s'agit des *Vidas de Santos rosellonesas*, que Coromines publiera en Argentine en 1945. Pièce indispensable pour n'importe quel cours d'histoire de la langue catalane, j'en reçus un tiré à part en 1949, avec une dédicace significative: «Amb la salutació d'un desterrat».

Installé, en effet, à Mendoza (Argentine), Coromines y exerça les fonctions de professeur à l'Universidad de Cuyo (1939-1945). Il s'était déjà posé la question de son activité comme exilé. Contrairement à ce qui arrive à d'autres exilés (le chagrin, l'effondrement, même la mort), Coromines réagit d'une façon tout à fait positive: il enseignerait l'espagnol et ferait aussi de la recherche sur l'espagnol. Plus encore: étant donné qu'il travaillait toujours à la préparation du dictionnaire catalan, il décide de faire passer un dictionnaire espagnol imprévu avant le dictionnaire catalan projeté. Si l'on pense à son

immense capacité de travail, cela ne représenterait pas un grand détour dans sa ligne de travail! De cette époque datent plusieurs articles sur des thèmes de latin vulgaire, de grammaire historique et linguistique espagnole et latino-américaine (dont la plupart figurent dans *Topica Hesperica*, 2 vol., 1972). On constate donc que le dictionnaire était déjà entré dans ses plans de travail.

Coromines y consacra son temps de 1947 à 1952. Mais, ayant déménagé aux États-Unis en 1945, il le rédigea totalement à Chicago. Le *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* (DCELC) parut entre 1954-1957 (4 vol.). Sans nuire à l'objectivité, il y apporta des données intéressantes et l'espagnol et le catalan ainsi que des interprétations à partir du point de vue catalan. A Barcelone on plaisantait en disant que le meilleur dictionnaire étymologique du catalan paru jusqu'alors était la partie catalane du dictionnaire espagnol. Et il en était bien ainsi. Cet ouvrage connut une nouvelle version: *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico* (6 vol., 1980-1991), pour laquelle l'auteur put compter sur la collaboration de José Antonio Pascual (Université de Salamanque).

Coromines fut professeur à l'Université de Chicago jusqu'à sa retraite, en 1967. Cette période fut la plus féconde de sa vie en ce qui concerne la formation d'une école: les noms de Frank Naccarato, Charlotte S. Kniazzezh, Edward J. Neugaard, David A. Griffin et Joseph Gulsoy, tous bien connus par leurs travaux de philologie, témoignent de ses qualités de maître. Je veux souligner ici le nom du dernier, Joseph Gulsoy, fidèle collaborateur des œuvres majeures de Coromines et qui a tant apporté, lui aussi, à la linguistique catalane (comme Philip D. Rasico, mais celui-ci fut un disciple indirect, pour des raisons d'âge).

Joan Coromines avait obtenu de l'Université de Chicago, en 1952, des conditions spéciales, par lesquelles il pouvait diviser son année en deux moitiés et passer ainsi six mois en Catalogne et six mois en Amérique. Cela signifiait la fin de l'exil, après treize ans vécus outremer! Sans plus attendre, il rentra la même année à Barcelone. Il avait été nommé membre en titre de l'Institut d'Estudis Catalans en 1950, et il vint occuper sa place. Mais son grand souci, dès son arrivée, fut de reprendre ses enquêtes dialectologiques (en vue du dictionnaire catalan dont il amorcerait la rédaction en 1976) et surtout toponymiques (où il fallait encore remplir des vides non négligeables). Ses enquêtes furent terminées en 1964.

L'année suivante (1953) se tint à Barcelone le VII^e Congrès International de Linguistique Romane. De la part du Comité d'Organisation, nous lui offrîmes d'y faire un exposé. Coromines choisit de traiter les éléments pré-latins du domaine catalan. Certes le nom et les contributions de Joan Coromines étaient déjà alors bien connus parmi les romanistes. Pourtant, la plupart des congressistes ne le connaissaient pas personnellement, à cause de son exil et de sa vie retirée. C'est pourquoi Joan Coromines s'était proposé de se mettre en vedette d'un bout à l'autre du Congrès: de quelques paroles inattendues et étonnantes (au cours de la séance inaugurale) à un discours politique pour la défense du catalan (au banquet de clôture), en passant par des interventions après chacune des communications qu'il eut l'occasion d'entendre, Joan Coromines réussit à se faire bien connaître de ses collègues venant des différents pays d'Europe et réunis à Barcelone pour le Congrès.

Bien qu'en général on ne parle que du dictionnaire étymologique (en réalité, de deux dictionnaires: l'espagnol et le catalan) et de l'*Onomasticon Cataloniae* comme de ses gigantesques contributions à la linguistique romane, hispanique et catalane, Coromines

traita beaucoup d'autres sujets dans ce champ. Fort heureusement la plupart de ses apports ont été recueillis dans des volumes qui en favorisent la consultation. En voici la liste. Outre *Topica Hesperica* (mentionné, *supra*), il faut citer: *Vocabulario aranés* (thèse de doctorat) (1931), *Estudis de toponímia catalana* (2 vol., 1965-1970), *Lleures i converses d'un filòleg* (1971), *Entre dos llenguatges* (3 vol., 1976-1977), *El parlar de la Vall d'Aran. Gramàtica, diccionari i estudis lexicals sobre el gascó* (1990).

Mais Joan Coromines ne se borna pas aux études spécialisées. Les Jeux Floraux (*Jocs Florals*) de Barcelone, proscrits par la dictature franquiste, se tenaient dans divers pays, en Europe et en Amérique, où ils témoignaient de l'existence du catalan et dénonçaient la persécution dont cette langue était l'objet. Lorsqu'en 1950, les *Jocs* se tinrent à New York, Coromines écrivit une brochure intitulée *What you should know about Catalan language* (Chicago 1950), pour orienter les personnes de culture qui en ignoraient des détails importants. En version catalane, *El que s'ha de saber de la llengua catalana* inaugura la «Biblioteca Raixa» (Palma de Mallorca 1954).

Et encore je laisse de côté ses éditions d'anciens textes (catalans, occitans ou provençaux, castillans), ainsi que l'édition des œuvres de son père, ou encore ses traductions du latin, du sanscrit et de l'allemand!

Néanmoins, depuis son retour en Catalogne (1952), Coromines ne vivait déjà plus que dans l'obsession du dictionnaire et de l'*Onomasticon*, et cela d'une façon chaque année plus exclusive. Installé très tôt à Pineda (à quelque 60 km au nord de Barcelone, sur la côte), il renonça à presque toutes les manifestations de la vie académique et sociale et il refusa les hommages et les décorations (ou, en tout cas, il n'assistait pas aux séances de remise). Il ne rompit cette règle que très rarement, dans des situations qu'il jugeait cruciales pour la Catalogne ou pour sa langue et sa culture (rappelons que pour lui *Catalogne* signifiait l'ensemble des pays de langue catalane). Il faisait froidement ses calculs afin de pouvoir terminer l'œuvre envisagée dans un temps prévisible en fonction de son âge et de son état de santé. Toutefois, pour atteindre le but, il dut reconnaître que la collaboration de quelques collègues lui était indispensable. A plusieurs reprises, Coromines fut aidé par Joseph Gulsoy et Max Cahner et aussi, à un autre niveau, par Carles Duarte et Àngel Satué. Il s'agissait d'une contribution relative, car, en définitive, tout passait par ses mains et il corrigeait et modifiait sans pitié. Le dictionnaire ne cessa jamais d'être une œuvre personnelle.

L'envie d'en être le protagoniste jusqu'au bout l'amena à prendre des décisions tranchantes, sans doute discutables du point de vue objectif. La plus grave fut la suivante. Se trouvant face au dilemme: 1) de rédiger personnellement (ou presque) ses deux chefs-d'œuvre jusqu'à la fin (ce qui le forcerait donc à négliger les nouvelles publications à partir d'un moment donné), ou 2) d'y incorporer et discuter la bibliographie la plus récente (ce qui entraînerait de ne pouvoir terminer lui seul tout le travail prévu), Coromines prit la décision d'assurer lui-même la rédaction de tout ce qu'il restait à élaborer. Partant, il ignorerait la bibliographie postérieure sur la matière et même sur ses propres articles. Cette décision, bien que compréhensible (étant donné la façon d'être et d'agir de Coromines), ne laissait pas d'offrir matière à discussion du point de vue scientifique et pouvait provoquer des effets contraires à ceux qu'il se proposait d'atteindre.

Quoi qu'il en soit, le *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana* (*DECat*) (en 9 vol.) parut entre 1980 et 1991. Il s'agit d'un grand dictionnaire. Grand à tous points de vue; l'information sur les données (historiques, littéraires, dialectologiques)

est extrêmement riche; la discussion étymologique part toujours des origines les plus lointaines et prend en considération la bibliographie postérieure (mais, comme je viens de le dire, omet toute référence à la plus récente). Il est étonnant de constater que tout cela ait été pratiquement l'œuvre d'une seule personne. La doctrine étymologique est basée sur les critères des néo-grammairiens, affinés selon d'autres méthodologies, notamment celles de la dialectologie; les données historiques et dialectales proviennent de lectures et d'enquêtes personnelles. La richesse de la documentation, l'historique de la discussion, la comparaison interromane sont éblouissants. Cette abondance d'éléments en jeu exigerait un ordre rigoureux et systématique, qu'on ne retrouve que partiellement, du moins au premier abord. Cela veut dire que le lecteur est souvent contraint à deviner le fil des arguments de l'auteur. Et si le lecteur est habitué au type de présentation du *REW* (échantillon bref) ou du *FEW* (grand dictionnaire), ses efforts pour s'adapter au nouveau type du *DECat*, si proluxe, deviennent laborieux et même pénibles. Tout le texte respire l'autosatisfaction et l'autosuffisance de celui qui connaît à fond la matière dont il parle et possède une base documentaire insurpassable. Toutefois, il est bien vrai que *non omnia possumus omnes!* En me bornant aux sources des matériaux, après la publication du *DECat* plusieurs chercheurs ont dépouillé des inventaires médiévaux (que Coromines n'avait abordé qu'en passant), et on peut constater que les données se multiplient (avec des mots qui ne figurent même pas au *DECat*). *Et sic de ceteris*.

Présentons maintenant le point de vue de l'utilisateur! Il arrive souvent qu'à la suite d'une information exhaustive des données sur un mot de la langue et d'un résumé complet de la discussion étymologique concernée, les raisonnements de Coromines s'enchaînent pour aboutir à une conclusion (A), alors qu'une autre conclusion (non A) semblerait bien plus naturelle et logique. Dans ces cas, Coromines recourt à une espèce d'intuition ou d'imagination pour en arriver à des résultats inattendus et étonnants; il n'en reste pas moins que l'apport du *DECat* est toujours d'une grande valeur, parce qu'on dispose ainsi des données utilisées et de la bibliographie étymologique. L'utilisateur reste donc libre, fort de la documentation présentée, de conclure différemment.

On dit couramment que tous les savants ont des idées fixes. Coromines ne pouvait pas être une exception. Outre diverses originalités, usuelles chez lui (comme par exemple, dans sa terminologie phonétique), je vais signaler ici deux concepts qui lui étaient très familiers, mais qui suscitaient la perplexité chez ses collègues romanistes. – 1) *Le sorotapte*. Il s'agit d'un néologisme créé par Coromines pour dénommer le parler indo-européen archaïque des *Urnenfelder*. Selon lui, les sorotapes, qui provenaient du centre de l'Europe, introduisirent dans la Péninsule Ibérique une modalité ancienne d'indo-européen différente de la langue celte. Il leur attribuait beaucoup de traits linguistiques, qui en général n'ont pas été acceptés par les linguistes. Antonio Tovar put même affirmer qu'il s'agissait là d'une invention pour expliquer une série de toponymes. – 2) *Le mozarabe*. Les chrétiens qui restèrent chez eux lors de l'invasion des Arabes (VIII^e siècle) maintinrent d'emblée un état archaïque du roman naissant qui aboutirait un jour aux parlers de la Péninsule Ibérique. C'est une réalité incontestable et prouvée, surtout grâce à la toponymie. Les mozarabes furent cependant persécutés et anéantis avant l'arrivée de Jacques I^{er} le *Conquérant* à Majorque et à Valence (XIII^e siècle), de sorte qu'en général il est chimérique de vouloir interpréter comme mozarabes certaines formes de langage de l'ancien catalan. Il n'existe que quelques cas, toujours problématiques, et les romanistes font preuve en ce domaine de circonspection. Or Coromines voulait expliquer par cette voie un grand nombre de mots auxquels on attribue une autre origine sur la base d'arguments

de grammaire historique qu'il s'entêtait à refuser. Souvent il faisait du mozarabisme une ressource, voire une commodité.

Il y a un autre lieu commun qui dit: les chercheurs sont particulièrement susceptibles, notamment aux critiques de leurs collègues. Au cours d'une discussion scientifique, chacun d'eux est convaincu qu'il a raison. De là des malentendus, des rancunes, même des polémiques. Dans l'histoire de la romanistique, on peut dénombrer beaucoup de querelles personnelles. Toujours sûr de ses avis, Joan Coromines ne se bornait pas à manifester avec âpreté ses différences vis-à-vis de ceux qui soutenaient des points de vue opposés aux siens; il y ajoutait de dures insultes, souvent blessantes. Il suffit de parcourir quelques pages de ses œuvres. Je regrette sincèrement de l'affirmer si directement, surtout maintenant qu'il n'appartient plus au monde des vivants, et je prie qu'on veuille bien m'en excuser, mais j'essaie ici de décrire sa personnalité et, à mon avis, il ne serait pas honnête de faire abstraction d'un trait qui le caractérisait. D'autre part, je ne lui ai jamais caché, de son vivant, soit oralement soit par écrit, mon désagrément face à ses réactions violentes. Je m'empresse d'ajouter que, malgré la gravité objective de ses apostrophes, il n'avait pas la mauvaise intention que ses paroles suggéraient. Après une critique assez dure de ma grammaire historique du catalan (1951) et de celle de F. de B. Moll (1952), et en se référant à plusieurs romanistes à qui il avait reproché des erreurs (Gerhard Rohlfs, Arnald Steiger, Andrea Schorta et W. D. Elcock), il en concluait, non sans ironie: «No diran Badia i Moll que no els poso en bona companyia». Il possédait la conviction de détenir seul la clé de n'importe quelle question discutée et était ainsi affligé d'un immense complexe de supériorité.

Mais revenons au *DECat*. J'aurais préféré le voir rédiger autour de 1950 (à l'époque du *DCELC*), et non vers 1975. Nous touchons ici au prix amer de l'exil. Le dictionnaire castillan (*DCELC*) est plus exclusivement linguistique, tandis que le *DECat*, entamé par l'auteur à l'âge de soixante-dix ans, lui fit revivre des expériences vécues toute sa vie durant, de sorte que le lecteur se sent débordé par une série d'évocations qui ont bien peu à faire avec la matière du dictionnaire. Le texte est parsemé de morceaux autobiographiques, d'échantillons d'une «paterphilie» remarquable, de louanges ferventes à la patrie catalane, d'affirmations à contenu idéologique, etc., qui s'écartent des formes courantes d'un dictionnaire étymologique. Ce mélange est certes un peu gênant pour les gens du métier, mais en même temps il a fait qu'un ouvrage de linguistique historique a crevé le plafond des tirages habituels des publications spécialisées. Des avocats, des médecins, des industriels, des hommes d'affaires, en somme l'homme de la rue, ont rendu nécessaires plusieurs éditions d'un dictionnaire étymologique de neuf volumes. Cela s'explique par la spécificité de la culture catalane: qu'il me soit permis de rappeler l'idée de «science et passion dans la linguistique catalane», que je mis en circulation déjà en 1976. Cela est très méritoire, d'autant plus que Joan Coromines était, lors de la parution du premier volume du *DECat*, presque inconnu dans les milieux cultivés de notre pays.

Venons-en à l'*Onomasticon Cataloniae* (que j'abrège ici *OnomCat*, par commodité). Sur la plupart de ses aspects (conception, matériaux ramassés, méthode, discussion étymologique, présentation, interprétation, etc.), je devrais me répéter; plus simplement, le lecteur est prié de relire ce que je viens de dire sur le dictionnaire. Les précédents de l'*OnomCat* datent de 1925 environ, lorsque Coromines fut initié par Josep M. de Casacuberta aux travaux d'onomastique de l'Institut d'Estudis Catalans. Le projet fut établi en 1931, et Coromines fit activement des enquêtes sur place et des dépouillements dans les archives entre 1931 et 1939. En Amérique il disposait de son fichier, qui lui four-

nissait des données pour ses recherches; mais il s'agissait de bien peu de matériaux. Les enquêtes furent reprises en 1952 à un rythme très accéléré, ce qui lui permit en 1966 d'avoir exploré l'ensemble du domaine linguistique (avec la collaboration partielle de Joseph Gulsoy).

Quant à la rédaction de l'*OnomCat*, il faut tenir compte que Coromines travaillait sans se lasser au dictionnaire, de sorte que, pendant des années, l'*OnomCat* resta subordonné au *DECat*. L'entreprise était de longue haleine, on voyait que le temps s'écoulait vite et il fallait prendre une décision. La formule idéale aurait été d'enchaîner, pratiquement sans solution de continuité, le *DECat* et l'*OnomCat*. Mais on se heurtait à la correction des épreuves du *DECat* (selon Coromines, *corriger* signifiait 'compléter, modifier, même refaire, rédiger à nouveau'). D'autre part, tout le monde attendait impatiemment l'*OnomCat*. On sait aujourd'hui que l'*OnomCat* courut plusieurs fois le risque de ne pas atteindre son achèvement, au moins comme un ouvrage écrit et signé par Joan Coromines. C'est grâce aux efforts de Max Cahner, collaborateur, conseiller et éditeur des œuvres de Coromines, qu'on réussit à sauver l'*OnomCat* dans son intégrité originale (encore qu'en surmontant des hésitations, en rectifiant les plans, en contraignant les travaux).

Au moment de concevoir l'élaboration de l'*OnomCat* (c'est-à-dire comment passerait-on l'immense fichier dans un texte susceptible de publication), Coromines avait divisé le domaine linguistique en six ou sept régions, établies en suivant des critères historico-toponymiques. Il était prêt à diriger des équipes de travail, qui prépareraient des monographies, dont il ferait une supervision absolue et, le cas échéant, la rédaction définitive. C'est ainsi que Joseph Gulsoy et Philip D. Rasico commencèrent à travailler sur l'onomastique du Roussillon. Pourtant, l'expérience de quelques mois mit en évidence que cet ambitieux projet exigeait un délai dont Coromines ne pouvait plus disposer. Que faire alors? Afin d'abrégier l'attente et pour satisfaire la demande, Coromines autorisa qu'on publie un premier volume du grand corpus onomastique: *Onomasticon Cataloniae, I: Toponímia antiga de les Illes Balears* (1989), par Joan Coromines et J. Mascaró Passarius, rédigé à la suite d'une série d'entretiens entre les deux coauteurs, tenus entre 1977 et 1985. À mon avis, ce livre fut une tentative maladroite; je l'ai dit lors de sa parution.

Mais la question se reposait: que faire? Finalement Coromines, conscient des limites que son âge lui imposait, décida de réordonner tous les matériaux, de sorte qu'on les étudierait et présenterait en suivant un ordre alphabétique unique. Étant donné que les toponymes du domaine linguistique se répètent d'une région à l'autre, on pourrait grouper, dans chaque article, tous les noms qu'une même étymologie rend apparentés. A partir du volume II de l'*Onomasticon Cataloniae* (1994), Joan Coromines y figure comme auteur, avec la collaboration de Max Cahner, Joan Ferrer, Josep Giner, Joseph Gulsoy, Josep Mascaró, Philip D. Rasico et Xavier Terrado. Ceux-ci (dont très souvent les initiales indiquent, à la fin des articles, l'apport) constituèrent le groupe des adjoints techniques et des amis fidèles qui soutinrent le maître à plusieurs reprises, et je pense spécialement à ceux qui l'accompagnèrent jusqu'aux derniers jours.

Je renonce à émettre un jugement professionnel sur l'*OnomCat* (le vol. V, contenant jusqu'à la lettre N, parut la veille, pour ainsi dire, du décès de Joan Coromines; la publication des volumes qui restent inédits est assurée par l'éditeur). Je préfère exprimer laconiquement une impression personnelle. Je trouve l'*OnomCat* bien différent de ce que le *DECat* et l'auteur lui-même nous permettaient d'imaginer! On éprouve l'impuissance de l'homme, face au rêve d'une vie entière, dont il sait qu'il ne deviendra jamais une réalité.

Et en même temps, nous sommes incités à lutter contre les limitations et nous avons une immense reconnaissance pour le legs que nous avons reçu de cet homme, justement grâce à son attitude de combattant. *L'Onomasticon Cataloniae* restera un grand trésor de science linguistique et une vive leçon d'humanité.

Terminons par l'homme! Joan Coromines, qui était dur et implacable au travail, devenait ouvert et affable le lundi, son jour de repos hebdomadaire (observé rigoureusement par prescription médicale) qui fut, pendant de longues années, jour d'excursion avec ses collaborateurs.

Mais très peu de personnes étaient au courant de ces détails. Joan Coromines était un homme peu connu dans la société de son pays. Certes, quelques recueils d'articles avaient atteint des personnes attachées aux progrès et aux avatars de la langue; bien sûr le dictionnaire avait-il eu un succès éditorial extraordinaire parmi les gens de culture. Néanmoins, il faut l'avouer, il n'était pas un homme populaire. Rien de plus naturel: caractère, biographie, métier, façon de vivre, ne prêtaient guère à ce qu'il le devînt. C'est pourquoi un groupe d'admirateurs organisa, à la fin de 1994, un hommage populaire à cette figure qui avait rendu un si grand service à notre langue toujours malade, mais toujours désireuse de guérir. Aussitôt je me vis élu président de la Commission qui organisa une véritable campagne: conférences dans tout le domaine catalan (d'Andorre à Valence et aux Iles Baléares), articles dans les journaux, émissions radiophoniques, et même l'unique interview télévisée existante (obtenue par surprise dans un restaurant à l'insu de Coromines lui-même, qui s'y était toujours refusé). Cette campagne culmina le 21 mars 1995, le jour du quatre-vingt-dixième anniversaire de Joan Coromines, avec une séance académique à l'Université de Barcelone, sous la présidence du Recteur (ou Président). Le soir on retransmit à la télévision ladite interview. Naturellement, comme d'habitude, Coromines n'était pas présent à l'Université dont il avait été professeur soixante ans auparavant. En se joignant à l'hommage, la mairie de Pineda publia un livre, organisa une exposition et tint une séance en son honneur (alors que Coromines corrigeait chez lui, à 100 mètres environ de l'Hôtel de Ville, des épreuves de *l'OnomCat*).

Tout cet hommage avait tourné autour de trois idées centrales chez Coromines: travail, ténacité, patriotisme. On y soulignait son apport colossal à la langue catalane, qui fut toute la vie d'un homme qui, même à son âge, consacrait encore à sa science de douze à quatorze heures chaque jour, considérant que le service de la patrie constituait le mobile même de son existence. Ces idées, simples et claires, demeurèrent dans la mémoire collective. A la fin de 1996, quand de sombres nouvelles commencèrent à se répandre sur son état de santé, on ne laissait pas d'ajouter qu'il tenait toujours à corriger des épreuves. Coromines dut alors subir une opération du fémur; quand le médecin entreprit de lui proposer un plan de récupération musculaire, il lui répondit: «Je n'ai pas le temps, je dois terminer mon affaire». Il fit abattre une partie du mur de sa salle de bain, pour pouvoir y entrer avec la chaise roulante et, ceci fait, il reprit sa tâche.

Joan Coromines est mort le 2 janvier 1997, et le crayon en mains jusqu'au dernier instant. Il ne laissait sans correction que quelques pages des épreuves de *l'OnomCat*. Le reste (le morceau correspondant à trois lettres du répertoire onomastique) ne posait pas de problèmes d'interprétation: il avait accepté, exceptionnellement, qu'on le tape à la machine, pour épargner, à qui s'en chargerait *post mortem*, la lecture du manuscrit, qui, toujours délicate, le devenait plus encore à cause de son écriture déjà tremblante. Coromines avait accompli son engagement: les projets conçus entre 1925 et 1930 étaient réalisés.

Une chapelle ardente fut installée à Barcelone, au Palau de la Generalitat (siège du Gouvernement catalan). Pendant vingt-quatre heures y défilèrent des centaines de personnes qui témoignaient de la reconnaissance d'un peuple. Aux funérailles, qui eurent lieu à la basilique de Santa Maria del Mar (Barcelone), assista une foule recueillie. Les journaux consacrèrent des pages spéciales à l'événement. Le décès de Joan Coromines eut une vaste répercussion. Il s'agit d'un phénomène dont l'explication n'est pas aisée. En peu d'endroits au monde – peut-être nulle part – un chercheur érudit, qui a élaboré sans concessions un dictionnaire étymologique, qui a évité tout contact avec la société, qui n'a vécu que pour le travail, suscitera, au moment de sa disparition, une adhésion de la société comparable à celle que nous avons constatée en faisant nos adieux à Joan Coromines. Serait-il vrai que la langue catalane joue, comme l'affirment des connaisseurs non catalans, un rôle unique dans la sociolinguistique universelle?

Université de Barcelone.
Institut d'Estudis Catalans, Barcelona.

Antoni M. BADIA I MARGARIT

Omer JODOGNE (1908-1996)

Ce sont les aléas de l'existence qui ont fait d'un Bruxellois de naissance (Saint-Gilles est une des communes de l'agglomération bruxelloise) un connaisseur du wallon. Orphelin très jeune, Omer Jodogne eut une enfance et une adolescence assez sombres. Les moments les plus heureux, il les passait chez ses oncle et tante à Eben, petit village de l'est de la Wallonie, en bordure de la frontière linguistique. Il y apprit le wallon liégeois, auquel il resta attaché toute sa vie.

Après des études secondaires classiques, il s'inscrivit en philologie romane à l'Université catholique de Louvain, dont il sortit docteur en 1930 avec une thèse, restée inédite, sur la *Laie Bible*. Deux maîtres l'avaient particulièrement marqué, Alphonse Bayot et Georges Doutrepoint, l'un et l'autre bien connus pour leurs travaux sur le Moyen Âge et attentifs aux dialectes wallons. Après un bref passage dans l'enseignement secondaire, il fut attaché pendant quatre ans aux Archives générales du Royaume; il avait aussi, en effet, le diplôme de candidat archiviste-paléographe. Il fut rappelé en 1938 à Louvain pour y enseigner la linguistique française, la littérature française du Moyen Âge et un cours de dialectologie wallonne dont il fut le premier titulaire à Louvain et le deuxième en Belgique (après Liège), cours doublé ultérieurement par un cours d'onomastique dont Louvain a le privilège.

Il donnait aux étudiants l'impression d'un professeur consciencieux, mais exigeant, voire sévère ou rigide. Quand on le connaissait mieux, on découvrait un homme délicat, sensible, très attaché à ses élèves, même après qu'ils avaient quitté l'université. Je porte témoignage qu'il a été pour moi un bon maître, très attentif à tout ce qui me concernait, moi et ma famille, et je saisis cette occasion d'exprimer en public ma grande reconnaissance.

L'œuvre publiée par Omer Jodogne a plusieurs volets, que ce que je viens de dire peut faire deviner.

Dans le domaine de la dialectologie proprement dite, il a joué surtout le rôle d'animateur et d'observateur, fondant en 1937 avec Louis Michel, puis dirigeant seul la revue *Les dialectes belgo-romans*, dans laquelle il rédigeait une importante bibliographie.

Mais il fut un pionnier des études sur l'anthroponymie, dont il a exposé «les buts et les méthodes» en 1944 (dans le *Feestbundel H. J. van de Wijer*); il a publié, d'après le recensement officiel, d'utiles répertoires (arrondissement de Nivelles, 1956; arrondissement de Liège, 1964) avec des commentaires lumineux, qualité constante chez Jodogne; des articles destinés à un large public ont retenu aussi l'attention des érudits.

Dans le domaine de la linguistique française, on retiendra particulièrement le dossier étymologique sur *patois* (dans les *Mélanges Charles Bruneau*, 1954) et l'étude sur l'évolution *pooir > pouoir > pouvoir* (dans les *Mélanges Pierre Gardette*, 1966).

Sa contribution à l'étude de la littérature française médiévale est, non seulement la partie la plus importante de son œuvre, mais surtout ce qui lui a valu son renom international. Selon une spécialisation fréquente à Louvain, elle privilégie l'époque du moyen français. Omer Jodogne a mis au jour, avec tous les commentaires voulus, d'abord la chronique de Jean Molinet, en collaboration avec son maître Georges Doutrepoint (trois volumes dans la collection des Anciens auteurs belges de l'Académie royale de Belgique, 1935-1937); puis deux immenses *Passions*, celle de Jean Michel de 1486 (1959), près de 30 000 vers (sans compter les interpolations) d'après quinze éditions du xv^e et du xvi^e siècle, et enfin celle d'Arnoul Gréban, de 1450 environ, deux gros volumes imprimés en 1965 et 1983 dans les mémoires in-quarto de l'Académie royale de Belgique, près de 35 000 vers, pour lesquels il a fallu collationner dix manuscrits et cinq imprimés du xvi^e siècle; il n'est pas sans intérêt de mettre en évidence la supériorité de cette édition sur celle qu'avaient procurée en 1878 le grand maître Gaston Paris avec la collaboration de Gaston Raynaud. Omer Jodogne a publié aussi le *Miracle de saint Nicolas et d'un juif* (*Textes littéraires français*, 1982), ainsi qu'un grand nombre d'articles sur le théâtre religieux du Moyen Âge, dont il était reconnu comme l'éminent spécialiste. Il serait injuste pourtant de négliger d'autres études, sur le théâtre profane, notamment la farce de *Maître Pathelin*, que j'ai eu, comme étudiant, le plaisir de l'entendre commenter; il en a publié en 1975 une translation en français moderne. En fait, tous les genres médiévaux ont retenu son attention. Un inventaire un peu systématique serait fastidieux. Je relève seulement, aux antipodes du théâtre religieux, son intérêt pour les fabliaux: voir notamment la synthèse parue en 1975 (édition revue en 1985) dans la série *Typologie des sources du Moyen Âge occidental*. Parmi les éditions, je citerai celle de l'*Évangile aux femmes* (dans les *Studi in onore di Angelo Monteverdi*, 1959) et celle d'*Audigier* (dans le *Moyen Âge*, 1960). On lui doit en outre un très grand nombre de comptes rendus (surtout dans *Les lettres romanes*), où les critiques étaient toujours formulées avec retenue.

Son renom international est dû aussi à sa présence active dans les congrès, où son urbanité était appréciée de tous. On lui a demandé des conférences dans des universités variées. Un de ses beaux souvenirs était d'avoir été appelé comme professeur associé à Clermont-Ferrand et à Bordeaux. Il faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes, en Belgique et à l'étranger. Sur son faire-part de décès figurent seulement l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, la Commission royale d'histoire, la Société de langue et de littérature wallonnes. Il était partout un membre assidu, demandant l'*éméritat* quand il croyait ne plus pouvoir être fidèle. Sans doute aimait-il ces contacts. Mais il est resté jusqu'au bout simple et modeste. Il en est même arrivé à fuir les honneurs. Il a quitté l'Université en faisant le moins de bruit possible: par exemple, il n'a pas agréé mon projet de lui offrir un volume de *Mélanges*, que je proposais de centrer sur le théâtre médiéval.

La fin de sa vie fut marquée par des épreuves douloureuses: disparition dramatique d'un fils; la section française de son Université expulsée de Louvain, lui-même s'établissant à Namur; mort de M^{me} Jodogne, compagne si attentive; cécité progressive, immobilisation. Sa modestie naturelle et son repliement progressif l'ont amené à souhaiter des funérailles réservées à la famille. J'ai eu l'honneur d'y être invité et de représenter, en quelque sorte, l'ensemble de ses nombreux élèves et l'imposante cohorte, en partie anonyme, des philologues qui l'ont écouté ou lu. Les uns et les autres garderont un souvenir admiratif de l'érudit modèle et intègre, un souvenir ému d'un homme fidèle en amitié et toujours attentif à autrui.

André GOOSSE

Marguerite GONON
(1914-1996)

Marguerite Gonon nous a quittés le 16 mai 1996, laissant un grand vide parmi ses nombreux amis et les équipes de chercheurs avec lesquels elle avait travaillé.

Née en 1914 à Saint-Étienne, fille d'instituteur, elle vécut toute sa vie à Poncins, bourg forézien auquel elle resta très attachée, et dont elle parla le patois dès son enfance. C'est sa rencontre avec le Comte de Neufbourg, initiateur avec les érudits Georges Guichard, Édouard Perroy et J.-E. Dufour, de la publication des Chartes du Forez, qui lui fit abandonner son poste d'institutrice à Arthun pour se consacrer au passé et à la langue de sa région du Forez, et commencer une carrière de chercheur dans le domaine de l'histoire du Moyen Age et de la linguistique.

Elle participa dès 1938 aux travaux de la Diana et y fit de nombreuses communications. Nous citerons seulement à titre d'exemples «La Loire, lien ou obstacle en Forez au Moyen Age» (1966) et «L'intervention des témoins dans les testaments nuncupatifs en Forez» (1970).

Par la suite, sa grande connaissance des documents médiévaux du Forez puis de ceux du Lyonnais fut à l'origine de plusieurs ouvrages importants dotés de précieux glossaires: *La vie familiale en Forez au XIV^e siècle et son vocabulaire d'après les testaments*, Paris, Les Belles Lettres, 1961 (coll. *Publications de l'Institut de linguistique romane de Lyon*, vol. 17), *La vie quotidienne en Lyonnais d'après les testaments, XIV^e-XVI^e siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 1968 (coll. *Publications de l'Institut de linguistique romane de Lyon*, vol. 25), *La langue vulgaire écrite des testaments foréziens*, Paris, Les Belles Lettres, 1973 (coll. *Publications de l'Institut de linguistique romane de Lyon*, vol. 26).

Marguerite Gonon s'intéressa toujours autant à la langue qu'à l'histoire. C'est ainsi qu'elle avait publié dès 1939 *Lou contes de la Mouniri*, contes en patois de Poncins, puis en 1947, le *Lexique du parler de Poncins*.

C'est tout naturellement que Pierre Gardette, lui-même spécialiste des patois du Forez et ami de l'équipe forézienne, lui demanda de collaborer à l'*Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais* en lui confiant un certain nombre de points d'enquêtes dans sa région.

Entrée au C.N.R.S. comme ingénieur puis devenue Docteur de l'Université de Strasbourg, elle poursuivit une intense activité intellectuelle avec la publication du

Glossaire des patois francoprovençaux d'Antonin Duraffour (C.N.R.S., 1969), en collaboration avec Laurette Malapert, puis celle des *Documents linguistiques du Forez* (collection des *Document linguistiques de la France, série francoprovençale*, I, Forez, C.N.R.S., 1974).

La liste des articles et communications de Marguerite Gonon est impressionnante. Elle écrivit dans de nombreux volumes de mélanges dédiés à des chercheurs français ou étrangers: «Les surnoms dans les testaments lyonnais du XIV^e au XVI^e siècle», dans *Festschrift Walther Von Wartburg zum 80. Geburtstag, 18 mai 1968*, Tübingen, Niemeyer, 1968 (pp. 51-62), «L'Amour au pays de l'Astrée», dans *Hommage à la mémoire de Pierre Gardette*, Lyon-Strasbourg, Société de Linguistique Romane, 1975 (pp. 223-230), «Un inventaire paysan en Lyonnais à la fin du XVII^e siècle», dans *Mélanges offerts à Karl Theodor Gossen*, Bern-Liège, Francke-Marche Romane, 1976 (pp. 283-295), «Quelques noms de lieux occitans en Forez», dans *Mélanges offerts à Ch. Camproux*, T. II, Montpellier, C.E.O., 1978 (pp. 895-901), «Corps féminin qui tant est tendre...», dans *Dialectologie, histoire et folklore, Mélanges offerts à Ernest Schüle pour son 70^e anniversaire*, Bern, Francke, 1983 (pp. 120-128), «Santé et beauté au moyen âge en Forez», dans *Espaces romans, études de dialectologie et de géolinguistique offertes à G. Tuillon*, Grenoble, Ellug, 1988 (pp. 128-132), «Métiers de femmes à Lyon (XIII^e-XIV^e siècles)», dans *Mélanges de Philologie et de Littérature médiévale offerts à Michel Burger*, Genève, Droz, 1994 (pp. 129-137).

Outre la publication d'autres articles dans des revues comme la *Revue d'Ethnologie française* avec «État d'un parler franco-provençal dans un village forézien en 1974» (1973), ou le *Bulletin philologique et historique* avec «Les Surnoms en Forez, jadis (XIII^e-XIV^e siècles) et aujourd'hui», 1981 (pp. 189-198), ou encore dans la *Zeitschrift für Romanische Philologie* avec «Inventaire des meubles trouvés au château de Montverdun par un huissier» (Niemeyer, Tübingen, 1972), elle écrivit également dans la *Revue de linguistique romane*: «Étymologies foréziennes» (1957), «La langue forézienne dans les registres audienciers du XIV^e siècle» (1960), «Mots de français local à Pouilly-lès-Feurs de 1395 à 1916» (1962), «Quelques mots foréziens recueillis dans les testaments du XV^e siècle» (1973).

Signalons encore des communications à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres publiées dans les comptes rendus des séances de l'année: en 1962 «Étude sur les terriers de Sury-le-Comtal, XIV^e-XVI^e siècles. La propriété paysanne», en 1967 «Études sur un groupe de testaments lyonnais du XIV^e, XV^e et XVI^e siècles».

Enfin Marguerite Gonon s'intéressa également aux régionalismes du français parlé à Poncins en publiant *Le Français local parlé à Poncins en 1984*, Strasbourg, Klincksieck, 1985 (Coll. *Travaux de linguistique et de littérature*, vol. XXIII, 1).

A côté de cette riche carrière scientifique, Marguerite Gonon restait au service des nombreux amis et étudiants auxquels elle donnait sans compter ses conseils ou son temps et répondait généreusement à la demande de nombreux auditoires variés auxquels elle communiquait avec brio sa passion pour le Forez, pour sa langue et pour son passé. Brillante conteuse, elle incarna «Mademoiselle de Poncins», pour la France entière grâce à ses passages à la Télévision.

Engagée dans la Résistance dès 1940, après la mort de son frère tué au Front, elle joua un rôle important dans le combat de l'armée secrète et fut nommée en 1994 chevalier de la Légion d'Honneur «sur le contingent spécial du Président de la République».

Malgré l'épreuve de la maladie, Marguerite Gonon montra jusqu'au bout une grande sérénité puisée dans une foi profonde, avec cette force d'âme qui est l'apanage des esprits généreux.

Laurette MALAPERT, Anne-Marie VURPAS

Åke GRAFSTRÖM
(1917-1996)

Le 21 février 1996, Åke Grafström s'est éteint à Heidelberg.

Né à Stockholm le 24 décembre 1917, il s'était formé en philologie romane et philologie germanique à l'université de sa ville natale, à Upsal, Paris et Zurich. Il y avait été, notamment, l'élève de Tilander, de Falk et, à l'École Pratique des Hautes Études, de Brunel. Après avoir professé dans l'enseignement secondaire suédois, puis aux universités d'Upsal et de Stockholm, il avait été appelé, en 1972, comme professeur de philologie romane, à Heidelberg, où il prit sa retraite en 1983.

Dans son domaine de prédilection, l'ancien occitan, Åke Grafström faisait autorité tant par ses recherches que par les comptes rendus qu'il donnait des travaux ou des éditions. Il s'était imposé comme le meilleur connaisseur de l'état médiéval de la langue grâce à sa thèse de doctorat, *Étude sur la graphie des plus anciennes chartes languedociennes avec un essai d'interprétation phonétique*, publiée en 1958; dix ans plus tard paraissait l'*Étude sur la morphologie des plus anciennes chartes languedociennes*, qui en constituait le prolongement. Fondés sur le dépouillement minutieux des chartes originales antérieures au XIII^e siècle éditées par Brunel, ces deux ouvrages jumeaux eurent un rôle véritablement moteur dans le renouvellement des études linguistiques d'occitan médiéval, en contribuant, notamment, à rétablir l'équilibre entre le corpus littéraire (en particulier troubadouresque) et celui des textes documentaires. La *Graphie* fut immédiatement saluée (M. Pfister, *VR* 17, 1958, 283) comme la publication la plus importante dans le domaine depuis la *Grammaire historique* de Ronjat. C'est dans la lignée directe de Grafström que se sont inscrites certaines des contributions postérieures parmi les plus remarquables (Pfister 1958, Kalman 1974, ou Glessgen 1989). Son ouvrage demeure cependant «le modèle du genre par son ampleur et sa démarche critique» (D. Billy, *RLaR* 95/1, 182). Il est devenu, avec la *Morphologie*, un des classiques de la linguistique occitane.

La méthode du romaniste suédois se lit dans quelques paragraphes rapides de la *Graphie* (pp. 14-15). En étudiant les graphies des chartes médiévales, Åke Grafström ne les a jamais considérées en elles-mêmes et pour elles-mêmes et comme les objets d'une discipline autonome, mais comme les témoins de phonies tenues pour accessibles (en bonne partie, du moins) à la restitution. Étude du code graphique et étude phonétique étaient pour lui inséparables, et son but n'était autre que de «discerner la réalité phonétique qui se cache derrière [les graphies]». Il n'a cherché, cependant, ni à établir le système (ou le diasystème) phonologique sous-tendant les réalisations mises à jour, ni à mettre ses résultats en relation systématique avec les faits contemporains, c'est-à-dire à écrire une phonétique historique du languedocien. Cette limitation raisonnable des objectifs et l'orientation strictement factuelle qu'elle a imprimée aux recherches d'Åke Grafström ont sans doute contribué pour beaucoup à la

pérennité de son œuvre, qui prépare impeccablement la voie d'un nouveau *Ronjat*. Les dernières pages de la *Morphologie* (170-173) livrent la synthèse circonspecte de ses recherches: adhérence de la scripta languedocienne à la langue parlée, inexistence d'une «*koinê* administrative occitane».

Outre ses deux maîtres-livres, Åke Grafström a donné par la suite, dans la même perspective, «Quelques observations sur les plus anciennes chartes limousines» (*Hommage à Jean Séguy*, I, 1978, 217-229). Parallèlement, il a consacré une demi-douzaine d'articles à l'élucidation de questions lexicologiques, dans lesquels est appliquée la méthode prudente et sûre qui caractérisait sa manière; il s'en est tenu, là aussi, aux textes des chartes.

Tout récemment encore, il avait apporté une importante contribution à la discussion sur la langue du *Codi* (v. ci-dessous n° 22). Toutefois, ses intérêts s'étaient progressivement déplacés de l'occitan médiéval vers l'histoire du français dans sa période moderne, du XVI^e siècle au début du XIX^e. Cela nous valut, à partir des années 70, une série de beaux articles monographiques. Comme à son habitude, l'auteur y a exploité de manière on ne peut plus scrupuleuse des ensembles textuels bien circonscrits; son attention se portait – attitude assez peu commune pour les périodes considérées – sur des textes non littéraires (correspondances, chroniques, journaux, mémoires) ou substandard (*Vadé* et *Le Paquet de mouchoirs*). On voit par là s'affirmer l'unité méthodologique des deux volets de l'œuvre scientifique. A travers confidences et dédicaces, on voit aussi se dessiner les amitiés, les moments ou les lieux amènes – liés à la France – qui susciterent certains de ces travaux; tel envoi de livre par le chanoine Nègre (*RLiR* 51, 354), telle lecture du *Figaro* pendant un séjour à Paris (*TraLiLi* 20, 135), tel achat dans un «sympathique salon de thé-librairie situé près de Notre-Dame» (*TraLiPhi* 28, 71), tel jardin provençal où le savant feuillette des manuscrits (*RLiR* 54, 179).

Pratiquant l'analyse exhaustive et patiente des faits, Åke Grafström ne s'est exprimé que sur ce qu'il connaissait de première main et par une longue fréquentation des textes. Encore se montrait-il d'une très grande réserve dans ses conclusions, – une réserve qui pouvait sembler frôler parfois l'indifférence aux problématiques générales. L'aperçu brillant, mais peu fondé, en perspective cavalière, la généralisation ou la théorisation à la va-vite, les jugements à l'emporte-pièce et la polémique étaient aux antipodes de sa conception du travail scientifique. C'est bien pourquoi ses travaux resteront, sources d'inspiration et guides sûrs des études d'ancien occitan, et, pour la 'linguistique philologique' (médiéviste ou moderniste) dont il fut un éminent représentant, modèles de probité, de modestie et de rigueur.

Jean-Pierre CHAMBON

Bibliographie de Åke Grafström (1982-1995)

Complément à R. Düchting / F. Möhren, «Åke Grafström: notice bibliographique à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire (24 décembre 1982)», *RLiR* 46 (1982), 395-399. – *RLiR* = *Revue de Linguistique Romane*; *ZrP* = *Zeitschrift für romanische Philologie*.

Articles

13. «Encore des contributions à la connaissance du vocabulaire de l'ancien occitan», in: *Beiträge zur allgemeinen, indogermanischen und romanischen Sprachwissenschaft, Festschrift für Johannes Hubschmid zum 65. Geburtstag*, Berne/Munich, 909-921.

14. «Nicolas Ruault et la Révolution française. Étude historique et linguistique», *Travaux de Linguistique et de Littérature* 20 (1982), 135-226.

15. «La langue du comte Robert Joseph de la Cerda de Villelongue, correspondant de Voltaire», *Studier i modern Språkvetenskap* n.s. 7 (1984), 16-64.

16. «Quelques mot attestés chez Johann Georg Wille (1715-1803), graveur du roi», in: *Mélanges d'onomastique, linguistique et philologie offerts à M. Raymond Sindou*, Millau, 1986, t. 2, 117-121.

17. «L'occitan et le français à l'époque des guerres de religion. Étude sur les *Troubles à Gaillac*», *RLiR* 51 (1987), 355-435.

18. «Les manuscrits de Nicolas Ruault et quelques problèmes connexes», *RLiR* 54 (1990), 179-188.

19. «Un témoignage de la vie de province. Lettres (1786-1796) de Pauline Victoire d'Albis étudiées du point de vue culturel et linguistique», *Travaux de Linguistique et de Philologie* 28 (1990), 71-130.

20. «Une Hollandaise traverse la France en 1819. Remarques sur son journal de voyage écrit en français», *RLiR* 55 (1991), 125-148.

21. «Liberté, égalité, fraternité. Quelques observations sur le vocabulaire révolutionnaire chez Nicolat Ruault», in: S. R. Anschütz (éd.), *Texte, Sätze, Wörter und Moneme, Festschrift für Klaus Heger zum 65. Geburtstag*, Heidelberg, 1992, 219-228.

22. «Observations sur *La Codi*», *Romania* 112 (1991 [1994]), 155-186.

23. «Nicolas Ruault et l'esclavage dans les colonies françaises. *Avaler sa langue* et quelques autres expressions», *RLiR* 59 (1995), 419-437.

Comptes rendus

23. *Relation du Royaume de Suède par Monsieur de Sainte-Catherine 1606*, publiée pour la première fois par S. Andolf, Göteborg, 1980; *ZrP* 99 (1983), 200.

24. E. Hammar, *L'Enseignement du français en Suède jusqu'en 1807. Méthodes et manuels*, Stockholm, 1980; *ZrP* 100 (1984) 204-205.

25. Alexis Piron *Épistolier. Choix de ses lettres*, texte établi, annoté et présenté par G. von Proschwitz, Göteborg, 1982; *ZrP* 100 (1984), 473-474.

26. Carl Fredrik Scheffer, *Lettres particulières à Carl Gustaf Tessin 1744-1752*, édition critique par J. Heidner, Stockholm, 1982; *RLiR* 48 (1984), 517-520.

27. K. Togeby, *Grammaire française*, publiée par M. Berg, G. Merad, E. Spang-Hanssen, vol. I, *Le Nom*, Copenhague, 1982; *ZrP* 101 (1985), 352-358.

28. P. Ourliac/A.-M. Magnou, *Le Cartulaire de La Selve, La terre, les hommes et le pouvoir en Rouergue au XII^e siècle*, Paris, 1985; *RLiR* 50 (1986), 628-634.

29. L.-G. Sundell, *La Coordination des propositions conditionnelles en français contemporain*, Upsal, 1985; *ZrP* 103 (1987), 168-170.
30. E. Hammar, *Manuels de français, publiés à l'usage des Suédois de 1808 à 1905*, Stockholm, 1985; *ZrP* 103 (1987), 642-643.
31. *Bicentenaire de l'Académie suédoise. Gustave III par ses lettres*, édition par G. von Proschwitz, Stockholm/Paris, 1986; *RLiR* 51 (1987), 659-664.
32. *Correspondance littéraire secrète, 29 juin - 28 décembre 1776*, publiée et annotée par B. Ohlin, 2 vol., Paris, 1986; *RLiR* 52 (1988), 560-565.
33. F. Zufferey, *Recherches linguistiques sur les chansonniers provençaux*, Genève, 1987; *ZrP* 106 (1990), 182-190.
34. Claude-Ferdinand Guillemay du Chesnay dit Rosidor, *Les Valets de chambre nouvellistes. Comédie inédite en cinq actes et en prose, écrite à Stockholm vers 1701*, texte établi, présenté et annoté par M. S. Djelassi, 2 vol., Upsal, 1988; *ZrP* 107 (1991), 220-223.
35. M.-D. Glessgen, «*Lo Thesaur del hospital del Sant Sperit*». *Edition eines Marseiller Urkundeninventars (1399-1511) mit sprachlichem und geschichtlichem Kommentar unter besonderer Berücksichtigung des Rechtswortschatzes*, Tübingue, 1989; *Romanistisches Jahrbuch* 43 (1992), 184-187.
36. A. Hug-Mander, *Die okzitanischen Urkunden im Departement Alpes-de-Haute-Provence. Untersuchungen einiger graphischer, phonetischer und morphologischer Erscheinungen*, Berne, 1989; *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* 229 (1992), 449.

Michel THOM
(1921-1996)

La nouvelle de la mort de Michel Thom a affligé tous ceux – en particulier ses anciens collègues et amis du FEW – qui l'ont connu. Avec lui, nos études perdent un de leurs plus consciencieux *artisans*.

Les parlars et parlures de l'ancienne principauté de Montbéliard furent la terre d'élection de son activité de linguiste. Il avait réuni à leur sujet une très riche documentation: relevés dialectologiques de terrain à Clairegoutte et dans les «Villages des Bois» (demeurés inédits)⁽¹⁾; vaste collecte du vocabulaire des sources françaises, non-littéraires (comptes manuscrits de la ville de Montbéliard)⁽²⁾ et littéraires⁽³⁾; rassemblement du corpus lexicographique montbéliardais autour de la nouvelle édition qu'il

(1) V. W. von Wartburg et al., *Bibliographie des dictionnaires patois gallo-romans*, 1967², 2.2.19.2.7.

(2) «Emprunts et xénismes dans le parler de l'ancienne principauté de Montbéliard», in: *Études rhénanes, Mélanges offerts à Raymond Oberlé*, Genève/Paris, 1983, 257-74.

(3) «Cent phytonymes montbéliardais et franc-comtois de la fin du XVI^e siècle, d'après Jean Bauhin», *TraLiLi* 12, 1974, 117-81; «Quelques régionalismes relevés dans les opuscules montbéliardais de Jean Bauhin», *Vox Romanica* 40, 1981, 140-50.

procura du *Glossaire* de Contejean⁽⁴⁾. Mettant en œuvre ces matériaux patiemment recueillis, Michel Thom avait l'art de combiner avec finesse, dans l'étude conjointe de la variété dialectale et de la variété française, les méthodes de la philologie, de la géolinguistique et de la linguistique historique. C'est, par exemple, la mise en rapport de faits médiévaux inédits et de faits dialectaux contemporains qui lui permit, dans un article trop peu connu⁽⁵⁾, de dégager une série de mots du vocabulaire architectural urbain du Moyen Âge ayant survécu dans les parlers paysans au prix de changements sémantiques reflétant leur changement de milieu social.

Agrégé de grammaire, qui avait commencé une carrière de professeur de lycée avant de devenir assistant, puis maître-assistant d'ancien français à l'Université de Strasbourg auprès de Georges Straka, Michel Thom était un excellent connaisseur des états anciens du français⁽⁶⁾; membre de l'école romaniste strasbourgeoise, il était tout naturellement porté à insérer l'étude des mots de son terroir natal⁽⁷⁾, auquel il était très attaché, dans l'histoire générale du lexique galloroman – certaines de ses contributions demeureront, à cet égard, des modèles d'enquêtes lexicologiques⁽⁸⁾. C'est pourquoi il accepta d'enthousiasme l'offre que lui fit Charles-Théodore Gossen de collaborer à la poursuite du *FEW*. Détaché à partir de 1979 par l'Université de Haute-Alsace (où, depuis 1970, il était chargé d'enseignement), il dirigea la rédaction bâloise jusqu'à ce que la maladie le contraigne à ne plus s'employer qu'à mi-temps (1982), puis à prendre sa retraite (1985). En dehors de son tribut personnel à l'Œuvre⁽⁹⁾ et de son attentive révision des articles, il sut transmettre aux jeunes rédacteurs, avec la patience et la discrétion qui étaient siennes, beaucoup de son savoir et de son savoir-faire. On apprenait auprès de lui en le voyant pénétrer le sens d'un passage obscur, critiquer une attestation de dictionnaire, démêler un à un les fils d'un écheveau étymologique⁽¹⁰⁾. Il donnait le goût du travail bien fait.

-
- (4) *Glossaire du patois de Montbéliard*, Société d'Émulation de Montbéliard, 1982, avec une préface de Ch.-Th. Gossen.
- (5) «Au musée des vieux mots de Montbéliard», *Bulletin de la Faculté des Lettres de Mulhouse* 8, 1976-1977, 55-66.
- (6) «Les occidentalismes dans les 'Quinze Joies de Mariage'», *ACILR* 14/5, 1981, 53-70; «Ovidismes inédits dans la *Bible* de Malkaraume», *Romania* 105, 1984, 564-72.
- (7) V. notamment «'Diari, verquelure': problèmes d'étymologies montbéliardaises», *Bulletin et Mémoires de la Société d'Émulation de Montbéliard* 74, 1978, 71-98; «Trois étymologies montbéliardaises», *ibid.* 86, 1980, 119-29.
- (8) «*Esclatoir = esclatidor ou esclotoire», in: *Phonétique et linguistique romanes, Mélanges offerts à M. Georges Straka*, Lyon/Strasbourg, 1970, I, 297-311; «Les survivances de *janua* en langue d'oïl et en francoprovençal», *RLiR* 35, 1971, 131-55; «*Cerises privées*», *RLiR* 39, 1975, 56-78.
- (9) Articles *amaúrošis* (en collaboration), *ambo*, *Amélia*, *Amélie*, *amellus*, *amen*, *amens*, *amentia*, *amentum*, *amerina*, *Amérique*, *ames*, *amethystus*, *amicabilis*, *amicalis*, **amicitas*, *amicus*, *-a*, *anabaptismós*, *anas*, *anaticula*, *Andilly*, *Anna*, *annalis*, *annona*, *annualis*, *annuus* (vol. 24); **arcio* (vol. 25); collaborations aux *Matériaux d'origine inconnue ou incertaine*.
- (10) De la faculté de l'enseignant à initiateur, dès la licence, les étudiants à la recherche dialectologique sur le terrain témoignent les «micro-mémoires» préparés sous sa direction; v. les travaux parus dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Mulhouse* 5, 1973, 71-5, 75-8, et 8, 1976/1977, 67-72, 73-79.

En Michel Thom s'incarnaient les qualités du vrai savant qu'il était: conscience, patience, modestie, et une méticulosité scrupuleuse qu'il cultivait au plus haut degré. Il y ajoutait bonté, droiture et lucidité, le sens de l'humour, le don de l'amitié. Il affronta la maladie qui le frappait avec un courage qu'on admirait et dont, en d'autres circonstances, il avait déjà su faire preuve. Son souvenir et son exemple nous restent.

Jean-Pierre CHAMBON

Léon WARNANT
(1919-1996)

Né le 13 mars 1919 à Oreye, un gros village de la Hesbaye liégeoise, Léon Warnant – même devenu citoyen – demeura toujours fidèle à ses origines rurales. C'est au lexique wallon de la culture à Oreye qu'en 1941 il consacra son mémoire de licence en philologie romane à l'Université de Liège. Ce travail, considérablement amplifié et approfondi, devait quelques années plus tard déboucher sur une thèse de doctorat couronnée et publiée par l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique: *La culture en Hesbaye liégeoise. Étude ethnographique et dialectologique* (1949). Devenu dès 1947 assistant de son maître Louis Remacle, chargé notamment de réactiver le laboratoire de phonétique expérimentale en veilleuse depuis 1941, date de l'admission à l'éméritat de son fondateur Antoine Grégoire, Léon Warnant en profita pour parfaire à Paris sa formation en ce domaine, notamment sous la direction de Pierre Fouché à l'Institut de Phonétique de l'Université. En résultèrent notamment ses *Études phonétiques sur le parler wallon d'Oreye*, en 1953, et quatre ans plus tard *La constitution phonique du mot wallon. Étude fondée sur le wallon d'Oreye*. Ce travail, le premier du genre consacré à nos dialectes, lui valut le titre d'agrégé de l'enseignement supérieur.

Phonétique et prononciation figurèrent toujours parmi les domaines de prédilection de Léon Warnant. Dès 1962, il publia chez Duculot, à Gembloux, un *Dictionnaire de la prononciation française* qui connut un beau succès. Plusieurs fois réédité, cet ouvrage trouva sa forme définitive en 1987 sous le titre de *Dictionnaire de la prononciation française dans sa norme actuelle*. On peut certes estimer trop conservatrice la norme proposée comme référence, déplorer que l'auteur privilégie la prononciation des seuls intellectuels parisiens d'âge moyen, s'irriter qu'il ne nous dise rien des témoins choisis comme modèles, ce livre n'en demeure pas moins digne de figurer en bonne place dans toutes les bibliothèques. Également destiné à un vaste public est son *Dictionnaire des rimes orales et écrites* (Larousse, 1973). D'une conception entièrement nouvelle – le classement des rimes est fondé non plus sur la graphie, mais sur les sons –, ce dictionnaire a remplacé auprès des amateurs (et des cruciverbistes!) l'ouvrage déjà ancien de Philippe Martinon. Au moment de son décès, survenu à Liège le 30 avril 1996, Léon Warnant achevait *Orthographe et prononciation en français*, un lexique comportant quelque douze mille entrées orthographiques qui, en matière de prononciation, peuvent prêter à l'erreur ou à l'hésitation. Il m'a chargé de résoudre quelques questions laissées en suspens et de veiller sur la publication du volume (Duculot, 1996).

Chargé de cours en 1958, professeur en 1963, Léon Warnant se vit d'abord confier la didactique du français, charge qu'il assumait jusqu'à sa mise à la retraite en

1984; à cela s'ajoutèrent progressivement divers cours axés sur la linguistique synchronique du français moderne. Son œuvre majeure, en ce domaine, demeurera la *Structure syntaxique du français. Essai de cinéto-syntaxe* (1982). Titre modeste, si l'on songe que cette description de notre langue se fonde sur une réflexion de portée beaucoup plus générale, applicable peut-être à toutes les langues du monde. Titre modeste et présentation prudente, l'auteur prenant soin de préciser que cet essai devrait être développé et affiné sur bon nombre de points. Rompant résolument avec la tradition qui accordait dans la phrase une place privilégiée au verbe, Léon Warnant innovait en accordant la priorité à la mise en relation de deux substantifs, reléguant le verbe à une fonction secondaire, celle de déterminant de phrase. Comme les *Éléments de géométrie* d'Euclide, l'*Essai de cinéto-syntaxe* se fonde sur un postulat, à savoir que chaque mot représente une unité chargée d'une somme sémantico-syntaxique constante: à l'intérieur de cette unité, toujours égale, charge sémantique et charge syntaxique varient dans des mesures complémentaires selon les classes de mots. Fruit de près de dix années de réflexion linguistique, ce livre n'a reçu de la critique qu'un accueil plutôt réticent. On peut comprendre que son auteur en ait conçu quelque amertume.

Lorsque ses activités universitaires lui en laissaient le loisir, Léon Warnant ne dédaignait pas de taquiner les Muses. C'est ainsi qu'il publia deux recueils de poèmes, *Blames èt fougères* (1953) et *Lès-annâyes èt lès vôyes* (1955), puis écrivit deux pièces de théâtre sous le pseudonyme de Léon Noël: *Li dictateûr* (1960, publiée en 1984) et *Sâle 1417* (1960, demeurée inédite). Parvenu à la conclusion désabusée, et sans doute excessive, que les écrivains wallons d'aujourd'hui n'écrivent guère que pour les autres écrivains wallons, Léon Warnant se tourna ensuite vers la littérature en français régional, s'inscrivant dès lors dans une tradition inaugurée en région liégeoise au début du siècle par *Les ceux de chez nous* de Marcel Remy. Ainsi naquit *Colas Pirlôtche, écrivain* (1981). La même année, il s'associa avec Paul Biron et moi-même pour faire paraître un recueil de nouvelles du même style: *Mon mononke, Colas Pirlôtche & Compagnie*. Le brave Colas, lui non plus, ne rencontra pas le succès escompté. Aussi le manuscrit du deuxième volume de ses aventures fut-il relégué dans un tiroir...

Ses étudiants redoutaient Léon Warnant, bien davantage pour son abord distant, voire glacial, qu'en raison de sa sévérité aux examens. Ce qu'ils ignoraient, c'est que ce professeur savait se montrer attentif à leurs problèmes personnels, indulgent pour leurs faiblesses. Ce qui les aurait surpris bien davantage encore s'ils l'avaient appris, c'est que ce maître d'apparence austère pouvait, sa journée de travail achevée, se révéler un joyeux boute-en-train. Tous ses anciens collaborateurs s'en souviennent aujourd'hui avec émotion, il était bien rare qu'après la réunion hebdomadaire du service, il ne les entraînaît pas dans un bistrot proche de la Faculté pour une longue conversation à bâtons rompus devant un verre de bière.

Louis CHALON